

Des rubans de Transmission(s) !

Depuis la seconde moitié du XII^e siècle, Comines est le siège d'une activité textile dont l'importance ira croissante jusqu'à son apogée, aux tournants des XIX^e et XX^e siècles. Après la Première Guerre mondiale, même si bon nombre d'usines sont réédifiées à l'identique, la production tissée à Comines se diversifiera pour s'acheminer petit à petit vers des marchés de niche. Aux rubans purement utilitaires viennent se substituer des tissus étroits, entre autres pour le domaine de l'automobile, de la mode, de l'armée et même pour le milieu médical !



Un ruban technique 100% cominois : la ceinture de sécurité tissée chez D.M.R. ou Lambin-Ravau (coll. MRc).

En ce début de troisième millénaire, Comines demeure encore bien présente sur l'échiquier international des produits de qualité : la perspicacité des patrons, le savoir-faire des ouvriers, l'ingéniosité des créateurs, le respect des matières premières d'exception et des recettes patiemment concoctées en sont d'excellents exemples.

Pour en arriver là, en plus des capitaux investis par le patronat, l'amour du métier a joué un rôle indéniable : l'attachement à l'usine mais aussi la fierté de la belle

ouvrage et la volonté de transmettre cette passion tissée l'illustrent bien.

De l'apprentissage à l'usine, via des cours professionnels dispensés aussi bien par les municipalités que par des organismes privés ou par les entreprises textiles elles-mêmes, les parcours de ces femmes et hommes, souvent laissés dans l'ombre de leur entreprise, forment un pot-pourri de souvenirs encore saillants, entre nostalgie du plein emploi (présent sur le sol cominois jusqu'en 1976) et fierté d'avoir pu transmettre un patrimoine singulier émaillé d'un savoir-faire d'exception.

Sens du partage et fierté de l'ouvrage.

Etudier la réalité textile cominoise peut revêtir divers aspects : aux approches techniques, historiques, artistiques et sociales se greffe une exploration de nature ethnologique. En effet, comment oublier la part humaine dans cette formidable épopée tissée depuis des siècles ?



Gisèle Debacker, piquière à la rubanerie Mahieu (Comines-France), vers 1955-1958 (coll. MRc).

Omettre l'apport et le labeur des tisserands et autres ouvriers d'usine serait trahir à la fois leur mémoire et leur héritage ! Car transmettre, c'est aussi se souvenir...

Pour ce faire, au Musée de la Rubanerie cominoise, une nouvelle collecte de témoignages vivants a été entreprise depuis peu. Réalisée dans les règles de l'art (cession de droits privés à des fins scientifiques, image et son de haute qualité, retranscription intégrale des entretiens avec notes du récolteur quant au lieu, aux ambiances, au langage non-verbal...), elle permettra à l'institution de se doter d'un fonds destiné tant aux générations futures qu'à la sauvegarde et à la valorisation d'une réalité plurielle : laborieuse, historique, sociale, technique.

Des fibres, des voix, des vies...



Le personnel de la rubanerie Plovier en 1930 (Coll. MRc).

Un dénominateur commun revient à chaque collecte de récit de vie : la fierté du travail bien exécuté et la volonté de l'enseigner aux suivants.

Tout débute par l'apprentissage. Renée Roman (°1924), dévideuse puis ourdisseuse à la rubanerie Lambin-Ravau, témoigne : *« J'ai commencé à travailler dès la sortie de l'école. Tout de suite à l'usine parce que maman était veuve, qu'elle se saignait assez comme ça et que je ne voulais pas qu'elle fasse encore plus de sacrifices pour que je suive des cours supplémentaires. A l'usine, on apprenait son métier avec les plus anciens. »*

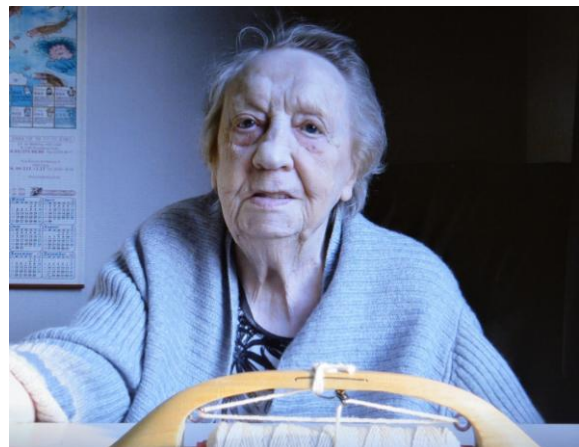
Henriette Debunne (°1931), épeuleuse puis bobineuse dans la même maison, avant de migrer à Tourcoing chez Masurel-Frères, acquiesce : *« Je n'avais pas encore 14 ans. J'ai tout appris à l'usine. J'ai été chez*

Lambin-Ravau parce que mon grand-père y travaillait et que mon papa connaissait cet endroit. En outre, on ne gagnait pas beaucoup à ce moment-là. Alors mes parents m'ont envoyée à Tourcoing, chez Masurel-frères ».



Renée Roman (°1924) : 43 ans comme dévideuse puis ourdisseuse à la rubanerie Lambin-Ravau (Comines-F).

Renée Roman d'ajouter : *« On était payée mais c'était souvent un moindre salaire. D'ailleurs, mon oncle Emile a quitté Lambin pour aller chez Mahieu car on y gagnait beaucoup plus. Mais moi, je suis restée 43 ans chez Lambin parce qu'ils étaient compréhensifs vis-à-vis de ma situation (j'étais mariée à une personne handicapée de la guerre)... »*



Henriette Debunne (°1931) : épeuleuse puis bobineuse chez Lambin-Ravau (Comines-F) puis chez Masurel (Tourcoing).

Pour André Verschaeve (°1944), rubanier chez Joseph Plovier et Cie à Comines-Belgique, le textile, c'était tout naturel quand on habitait Comines : *« Dans ma*

famille, mon parrain, mes cousins, deux oncles et mes deux grands-pères étaient dans le textile. Et comme à 14 ans, on était bien obligés d'aller travailler quelque part, j'ai été à l'usine. J'ai cherché dans le textile et rien d'autre ! Je suis entré chez Plovier et j'ai tout appris sur place. »



André Verschaeve, rubanier pendant plus de 40 ans chez Plovier et Cie (Bonduel puis Eclair-Prym) à Comines-B.

Sa carrière se résume ainsi : *« Au début, j'étais avec les épeuleuses. J'allais porter les épeules (canettes) aux rubaniers et après je ramenaient les pipes (ou support vidé de son fil) et je travaillais un petit peu avec les épeuleuses. Puis j'ai été avanceur (celui qui avance les fils sur les métiers), rafleur (celui qui répare quand peu de fils sont cassés sur le métier. Il noue aussi les chaînes et donne un coup de main quand il y a des bottes de ruban à couper), rubanier (celui qui tisse le ruban) et enfin rentreur (celui qui exécute les rentrages, c'est-à-dire qui positionne les fils de chaîne sur l'aire de travail). »*

Avec le temps, les jeunes loups de la rubanerie gagnent en expériences, donc en maturité, et deviennent aptes à former les générations suivantes. L'apprentissage se fait naturellement et dans un bon esprit : *« J'ai eu au moins 20 apprenties. C'était très important de transmettre aux jeunes. Une là, une après. Parfois, l'une d'elles changeait d'usine pour gagner plus. Quand je revenais à la maison, comme on était tous dans le métier, on en parlait ! »* (Renée Roman).

Parfois, des formations étaient organisées hors de l'usine, voire à l'étranger. Dany

Vandamme se souvient ainsi de ses premiers pas de graveur sur cylindre (procédé DALIC) pour la firme Sidegi à Mouscron : *« On a été envoyés dans le XIV^e arrondissement de Paris vers 1972-1973 chez DALIC. Ensuite, pour avoir une formation de graveur sur cylindre en cuivre et chromé, des gens déjà expérimentés sont venus nous enseigner les techniques à Tourcoing. »*

André Verschaeve, lui, se souvient du petit séjour en Suisse, à Frick, au sein des établissements Müller, un des leaders mondiaux des métiers à tisser à aiguilles, tandis qu'Henriette Debonne se remémore les cours dispensés à Tourcoing par les usines Masurel-frères dans un petit château : *« On allait à l'école à Tourcoing, on apprenait le métier. On allait 15 jours à l'usine et 15 jours à l'école... »*



Dany Vandamme, graveur sur cylindre (Sidegi - Mouscron) puis encolleur et travailleur sur autoclave chez Bonduel (Comines-B.), à côté d'une photographie d'un métier à barre

Il y a aussi des spécificités propres à Comines et à son savoir-faire textile : *« Il y avait la rubanerie de la place du Château. Après, Jean Ravau, Louis et Jules Lambin ont construit une usine de l'autre côté de la place pour les ceintures de sécurité »* (Renée Roman). *« On a fait des rubans pour Samsonite, sur des métiers à aiguilles, des galons pour pantoufles, des bretelles pour les femmes, des galons de matelas, des rubans pour l'intérieur des pantalons, des talonnettes... »* (André Verschaeve). *« Ils faisaient du beau ruban jacquard avec des*

fleurs et tout ça, c'était magnifique. J'ai fait des chaînes pour ces produits mais ce n'était pas facile ! » (Renée Roman)

A ces souvenirs se joignent ceux des fêtes organisées par les patrons ou les collègues, les dévotions à sainte Anne, sainte Catherine ou saint Louis, mais aussi la vie intense régnant dans les cités, quand les autocars viennent chaque matin très tôt pour convoyer les ouvriers vers leur lieu de travail, quand les fêtes de famille résonnent des histoires passées dans le textile, à l'usine et dans les bureaux... Le fait de faire corps avec la firme et son patron s'avère aussi très important, tout comme la discipline, souvent rude mais allant de pair avec la satisfaction du devoir accompli.



Publicité de chez Lambin-Ravau pour les harnais et ceintures « KISOV », marque déposée depuis Comines (coll. M. Sence) !

Le témoignage de Dany Vandamme se joint aux autres pour conclure : *« Tout le travail que j'ai toujours exécuté -je parle aussi bien dans textile, teinture, encollage, Sublistatic- j'ai toujours essayé de le faire avec amour. Et vous êtes de toute façon récompensé par vous-mêmes et par vos supérieurs aussi, ça c'est un fait ! Et c'est toujours se remettre en question qui améliore la profession. C'est en tout cas mon intime conviction ! »*



René Mispelaer en pleine livraison pour Ducarin (Coll. MRC).

Justes gestes pour mots émus...

L'industrie du textile à Comines, de la rubanerie au tissage, en passant par la retorderie, la blanchisserie et bien d'autres opérations connexes, s'est nourrie des passations de flammes opérées entre les ouvriers mais aussi entre le patronat et les employés.

Si certaines pratiques portent aujourd'hui à sourire (comme les mariages entre grandes familles industrielles), elles n'en sont pas moins représentatives d'une volonté d'assurer le meilleur avenir possible aux entreprises et à leurs personnels. Parallèlement, les mutations liées à l'apprentissage ont permis de baliser le parcours des jeunes recrues afin de leur offrir les meilleurs atouts dans leur nouveau métier.

Si les inégalités salariales ont encore un peu de mal à être résorbées, tout comme la division du travail sur base du sexe, d'autres progrès ont vu les usines devenir plus performantes. Mais si l'automatisation et les innovations techniques ont permis d'assurer le volume à produire, ils ont néanmoins altéré l'interconnaissance par la réduction drastique du nombre des ouvriers mais aussi du nombre d'établissements.

Mais foin de pessimisme ! L'industrie textile de l'Eurorégion a encore de belles décennies devant elle. A ce titre, la transmission des savoir-faire et la volonté de gagner toujours plus en qualité comme en réactivité sont de véritables atouts. Et de ces côtés, les liens patiemment croisés au fil des vies ne sont pas près de se rompre !

Olivier Clynckemaillie
Conservateur de Musée de la Rubanerie cominoise



« Transmissions », projet porté par Proscittec-Patrimoines et Mémoires des Métiers.

© Textes et photos : Olivier Clynckemaillie, Musée de la Rubanerie cominoise, Avec le soutien du service impression de la Ville de Comines-Warneton et de la Fédération Wallonie-Bruxelles de Belgique.